

# ESPACES

## Scanner pour un festival

musica 84'

Première histoire probable : Strasbourg, septembre 83. Sur la terrasse de la cafétéria, trois filles en chaussettes fluo et mèche gominée attendent les deux copains qui sont allés chercher, de l'autre côté de la place Kleber, des hamburgers-à-la-sauce-aux-câpres, histoire de caler la faim des quatre heures. Elles parcourront le programme de Musica, en sirotant leur café et cochant au style les concerts choisis ensemble... Edgar Varèse, ils ne connaissaient pas. Ils ont découvert sa tête de bûcheron, « euh... super-génial ! », et son histoire, « pas triste... », dans la revue du Festival, distribuée dans leur lycée. A l'arrivée des hamburgers, la bande se lève, et s'engouffre sous les arcades de la salle de l'Aubette, où le Festival a installé ses bureaux d'accueil et de réservation.

Le Festival de musique contemporaine de Strasbourg, Musica, a réussi, en 83, le rêve de bien des démiurges de la musique : fidéliser sur trois semaines un public composé en grande majorité de très jeunes spectateurs, à la musique savante de notre temps. L'important est d'avoir su le solliciter de façon à réveiller sa curiosité et son désir, de l'avoir ensuite entraîné dans une aventure qu'il lui appartenait de poursuivre ou d'interrompre. En ce sens l'équipe de Musica a

entrepris un travail original de communication par son information soutenue, sous forme d'une revue gratuite, diffusée dans l'année auprès des scolaires et des universitaires, des musiciens amateurs, des écoles de musique... Elle s'appelle Musica bien sûr, elle se feuillette avec plaisir, belle dans la forme, simple dans l'écriture, et très ouverte sur le propos artistique, qui ne recouvre pas forcément le projet thématique du Festival. Comme pour rappeler qu'aimer la musique contemporaine ne fait pas de vous un aficionado marginal, enfermé dans un cercle d'initiés, coupés des goûts et des intérêts du monde. On y aime aussi le rock, le jazz, le cinéma, les livres et la peinture, on s'étonne devant les technologies nouvelles (vidéo, disque compact, laser...) d'une façon familière, qui renvoie, au jeune public surtout, ses questions, ses coups de cœur, et inscrit au détours des pages la musique contemporaine dans la même histoire.

Ainsi, le soir du concert Boulez, un journaliste alsacien

s'étonnait du nombre inhabituel de vélos devant le Palais de la musique et des congrès, traditionnellement encombré de berlines cossues...

Deuxième histoire probable : Bruebach, mai 1983, 18 h 30, dans la salle municipale. André a de belles bretelles, il a posé son éléphantique hélicon et tourne en mouillant son doigt les pages de la revue Musica. C'est la

pause. André est magasinier, il joue pour son plaisir depuis dix-huit ans dans l'harmonie du village. « Løj uf sit 28 ! », annonce Charles goguenard, son bugle sous le bras (« Regarde page 28 ! »); André hurle de rire : « Esch lój arnscht dreng ! » Celui qui a l'air si sérieux, c'est lui, là sur la photo ! André s'attendrit. L'article est lu attentivement et circulera d'une famille à l'autre...

André, Charles et trois cents autres musiciens réunis dans huit sociétés de musique répètent, à l'occasion de leurs retrouvailles hebdomadaires, les partitions de deux compositeurs alsaciens, Bernard Wissot, Neja Oschtra, la création mondiale de Jean-Baptiste Devillers, Cadences infernales, et les pièces de Michel Decoust et Andrzej Krzanowski. Une gageure de Musica, qui invite, dès janvier 1983, les chorales et les harmonies à participer au concert de clôture. Avec circonspection au départ : quel serait l'investissement des musiciens dans cette expérience ? Avec sévérité ensuite, devant la ferveur et l'enthousiasme de ceux qui avaient répondu à l'appel, avec émotion enfin, quand, pétrifiés par le trac des grands solistes, ils furent ovationnés par les amis, les familles, venus de toute l'Alsace. Un tel succès, que cette année, vingt-cinq sociétés ont désiré s'associer à Musica 84, pour interpréter Accordo, mille musiciens pour la paix, de Luciano Berio.

Il est vrai que la pratique amateur, traditionnelle, populaire, a sans nul doute sensibilisé des générations d'Alsaciens (presque 60 000 choristes et instrumentistes !) à l'acte musical, et si la revue Musica, véritable trait d'union, a décloisonné les intérêts du public avant le Festival, ces mois passés à répéter, à décrypter, ont rassemblé dans la même attente tous les protagonistes d'un jubilé pour la musique.

Troisième histoire probable : septembre 1984, 18 h 15 au château des Rohan à Strasbourg. Véronique est élève du conservatoire. Elle grimpe à toute vitesse les escaliers du château, son étui à violon sous le bras. Un sac en plastique, rempli de partitions, s'assaut sur son dos. Elle est en retard à la répétition de la Fête pastorale et galante. Zygmunt Krauze fronce les sourcils à son arrivée fracassante et essoufflée : « Au Palais des fêtes... la « répète » de Xenakis et Wagner... je voulais écouter... un peu... », dit-elle pour s'excuser. « Alors, comment c'était ? » demande Dominique à mi-voix en la poussant du coude. Véronique, la main sur le cœur, les yeux vers les moulures du plafond dix-huitième siècle, fait le signe de l'extase... « Ah la la... tu peux pas savoir ! »

Au conservatoire de Strasbourg, Musica 83 avait déjà programmé trois concerts avec trois professeurs et leurs élèves. Expérience renouvelée cette année avec Zygmunt Krauze et, plus tard, avec l'orchestre des jeunes qui circulera entre Strasbourg et Rennes.

A ces concerts d'après-midi chauds, dans la fraîcheur des salles, on se retrouve pour partager des secrets. Dans ces lieux se distille l'avenir, en résonance avec les grands maîtres, et le public debout, dans son délice, a autorisé tous les espoirs à ces jeunes musiciens en larmes pour tant de succès. Fébriles partenaires de festival jusqu'au dernier spectacle, comme les étudiants, peut-être, qui après la guerre se bousculaient au pourvoir pour ne pas manquer la naissance d'un nouveau théâtre, ils furent le noyau fidèle de l'aventure.

De tout temps et partout, l'Alsace est musicienne. C'est un

## La remontée du Rhin

musica 84'

C'était, à Musica 83, comme une intuition. Comme le vague projet de donner corps à un désir d'inscription dans le paysage régional : un train musical, deux jours durant, parti à la rencontre des villes et des villages d'Alsace, de leurs habitants, en ouverture un peu champêtre, cordiale, conviviale, à ce qu'ont été les jours suivants les invitations successives d'un premier Festival international des musiques d'aujourd'hui en Alsace.

C'est, à Musica 84, une intuition encore, doublée d'un coup de cœur : une promenade musicale sur le Rhin, le dimanche 16 septembre, introduite aux propositions d'une deuxième édition du Festival consacrée aux « Espaces imaginaires ». La promenade ainsi est aux antipodes du gadget : le Rhin, en effet, en Alsace, pas seulement en Alsace, nous est un paysage privilégié en même temps qu'un espace imaginaire naturel. Elle est aux antipodes aussi du cliché romantique, tel que l'argument touristique toujours à nouveau l'épuise : dix ans, quinze ans d'histoire — culturelle, écologique, politique, sur les bords du Rhin, en Allemagne, en Suisse, en Alsace... — ont ici réconcilié romantisme, désir et contemporanéité quotidienne.

Une aventure alors, une vraie, ironique peut-être, après tout, mais sérieuse d'abord, qualifiée par son inscription dans le projet, dans la stratégie de Musica : studieuse et festive en même temps, on l'a dit, joyeuse et joueuse, appliquée pourtant, professionnelle, non désinvolte.

Et l'aventure d'un seul jour. Les tout premiers festivaliers quitteront Strasbourg aux premières heures de la matinée, rallieront Sankt-Goar, d'où ils remonteront — en bateau, en musique avec d'excellents ensembles alsaciens — le Rhin romantique jusqu'à Rüdesheim. Une dernière étape, plus tard, alors que la nuit tombe sur les troubantes lumières de la vallée rhénane, sur l'intense luminosité de l'effet finissant, les conduit jusqu'au château de Heidelberg. Le Groupe vocal de France y est déjà, et le dernier envoyé sera musical, de Schütz à Xenakis et de Janequin à Ferneyhough.

Une émission radiophonique, diffusée dans les bus du retour, comme à l'aller, interrogera dans la nuit les secrets du Rhin.

Une aventure poétique aussi pour qui saura dans les musiques du fleuve entendre « le chant profond de nos imaginaires mêlés », en même temps qu'il y reconnaîtra « l'un de ces pôles géographiques où d'emblée la sensation se change en pensée ».

Ce pourrait être alors à l'enseigne de Victor Hugo, de sa propre expérience du fleuve, dont il nous fait confidence dans *le Rhin*, ce livre dont un autre écrivain, Michel Le Bris, raconte qu'il y est entré, enfant, comme on descend un fleuve : il a vécu sa découverte, dit-il, comme « une prodigieuse remontée, par les contes et les mythes, vers le monde perdu de la Parole ».

« Nous avons tous quelque part un fleuve qui nous appelle », écrit Le Bris. Le désir du Rhin. « Da mechtisch zum Rhi », traduisent les Alsaciens.

ANTOINE WICKER.

## De Strasbourg à Donaueschingen

## Le chariot de Schnebel

musica 84'

Si les habitants des deux rives du cours supérieur du Rhin manifestent un talent prononcé pour l'art culinaire et les plaisirs de la table, ils ont aussi en commun leur parler. Ainsi, les gens de Lorrach ou de Lahr peuvent s'entretenir sans difficulté avec ceux de Mulhouse ou de Strasbourg en se servant de l'allemand, langue héritée des Alamans, tribu germanique qui, au troisième siècle de notre ère, tenta une première fois de franchir le Rhin. Aujourd'hui, l'allemand est encore parlé en Forêt-Noire, dans la plaine du Rhin, en Alsace, en Suisse, le long de la rive nord du lac de Constance et à la pointe occidentale de l'Autriche.

Au dix-neuvième siècle, cette angue populaire a trouvé son grand poète, Johann Peter Hebel, qui, applaudi par Jean Paul et par Goethe, l'éleva au niveau d'une angue littéraire. Hebel, né en 1760 à Bâle, était pasteur. Durant ses soixante-six années de vie, il a très peu vécu dans sa patrie badoise, mais ne l'a jamais oubliée, la faisant revivre pour lui dans ses poèmes. En 1803, il publie un recueil de poèmes allemands, *Alemannische Gedichte*, dont l'un a pour titre *Vergänglichkeit* (terme intraduisible qui caractérise l'éphémère, ce qui passe...). Il s'agit d'un dialogue entre un grand-père et son petit-fils, la nuit, sur un chariot à bœufs, « sur la route qui sépare Stetten de Brombach », deux localités près de Bâle.

Le poème *Vergänglichkeit* a été écrit au début de l'ère industrielle. A cette époque, les sauteuses pullulaient dans le Rhin. Pendant dix ans, Schnebel a été préoccupé par la mise en musique d'une œuvre de Hebel. Le projet prit forme. L'œuvre a pour titre *Vergänglichkeit : Jowaegerli*, qui veut dire « oui, en vérité ». Schnebel ajoute un sous-titre explicatif :

« paroles et images de et d'après Johann Peter Hebel pour voix, instruments et percussion ». Dans cette cantate scénique, deux interprètes, soutenus par la musique, récitent le poème. L'œuvre, qui dure environ cinquante minutes, comporte quinze parties structurées en quatre chapitres qui séparent trois récits, eux-mêmes entourés de deux interventions instrumentales que l'auteur appelle *Gedenken* (mémoire-espaces de réflexion).

Les trois récits sont extraits du recueil *Schatzkästlein des Rheinischen Hausfreunde* de Hebel.

On les rencontre fréquemment dans les livres de classe allemands. Lors des représentations, ces récits sont lus par le compositeur. La musique a souvent la fonction d'une « musique d'aménagement » (telle que l'entendait Satie). Evocation narrative de la vie campagnarde en Bade. Evocation de la nature et vocalise des chanteurs. Evocation fantomatique et jeu d'instruments : cor anglais, trompette, violoncelle, sifflets de chasse, percussion, sirène, machine à vent, moulin à eau, jeu de cailloux, woodblocks, crêcelle, fouet.

Ce qu'on verra les 2 et 3 octobre à Strasbourg dans le festival Musica 84 et les 19 et 21 octobre aux Journées musicales de Donaueschingen est une production du Südwestfunk — qui a commandé l'œuvre, — avec la participation d'authentiques paysans de Forêt-Noire et d'Alsace. Authentique également, le vieux chariot à rideaux sur lequel sont assis le grand-père et le petit-fils — ainsi que les fruits, les sacs, les fleurs et les deux bœufs solides qui le tirent.

RUDOLF HOHLWEG.  
(Süddeutsche Zeitung.)

LOUIS DANDREL.